



PLEYEL  
PARIS

***Grandeur et décadence des pianos Pleyel. La célèbre manufacture française a fermé ses portes en décembre 2013, chers (ères) collègues.***

***C'est l'épilogue d'un long essoufflement, après un XIX<sup>e</sup> siècle glorieux.***

- Dis donc, Renzo, c'est incroyable ça ! Comment en est-on arrivé là ? Hum ?
- Mon cher Ego, c'est ce que nous allons, toi et moi, essayer de découvrir.

« Les pianos de Pleyel sont le nec plus ultra », s'écriait Chopin. Et voilà que ce mythe s'effondre. L'heure a sonné pour la célèbre manufacture de pianos française qui a mis la clé sous la porte à fin décembre 2013.

Il ne restait plus que 14 salariés dans l'ultime bastion, un atelier de production situé à Saint-Denis, près de Paris. On y construisait des modèles personnalisés pour une clientèle haut de gamme. Une vingtaine d'exemplaires par an, contre 1700 dans les années 1990 !

Rien à voir avec l'instrument que connaissait Chopin. Rien à voir avec le timbre cristallin mais cependant moelleux, cette « sonorité argentine un peu voilée » (une citation de Liszt !) qui faisait frissonner le compositeur polonais, fraîchement débarqué à Paris en 1831.

« La légende Pleyel est déjà morte bien avant », s'exclame Pierre Coy. Ce pianiste et collectionneur d'instruments anciens, professeur à Genève et Lausanne, possède des modèles du XIX<sup>e</sup> siècle. « La mort de Pleyel remonte à la chute brutale de la société au début des années 1930, lorsque le groupe déposait le bilan en 1933 avant d'être racheté. »

Une société pourtant florissante, fondée en 1807 par Ignace Pleyel, est reprise par son fils Camille, très impliqué dans l'essor de la manufacture (avec l'aide d'un associé, Auguste Wolf, dès 1853), puis dirigée par Gustave Lyon dès 1883.

Fort du succès de la marque, qui avait produit son 100 000<sup>e</sup> piano en 1889, Pleyel était parvenu à exporter ses instruments dans l'Europe et même jusqu'en Chine. Gustave Lyon avait fait construire une salle à la rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris. La célèbre « Salle Pleyel » qui fut ouverte en 1927. Mais la crise de 1929, fut fatale au groupe Pleyel.

Un long déclin allait commencer. Au cours des années 1960, ce fleuron musical français est passé entre plusieurs mains.

Après une fusion en 1961 avec Erard et Gaveau, la fabrication se délocalise en Allemagne. Une tentative courageuse permet à la maison de retrouver la France, à Alès dans le Gard. En 2000, c'est l'entrepreneur français Hubert Martigny qui rachète la marque avec l'espoir de lui faire retrouver sa grandeur d'antan. Mais la compétition féroce venue du Japon, de la Chine et de la Corée du Sud rend le sauvetage difficile.

Et puis... l'esprit de fabrication n'est plus le même !

« Cela n'avait plus rien à voir avec la *facture* française et les *qualités sonores spécifiques* à cette école-là » explique Pierre Goy. « J'ai bien connu Jeanne Bovet, une élève d'Alfred Cortot. Je me souviens de son émerveillement quand elle parlait des deux pianos Pleyel de Cortot, qu'elle avait pu entendre chez lui, à Lausanne. Ce sont des claviers très flexibles et souples qui donnent l'impression que le son est au bout du doigt. Il y a la souplesse du clavier, avec cette douceur caractéristique, mais aussi du brillant et des couleurs. » Chopin lui-même – qui connaissait pourtant bien les instruments de son temps – s'était épris du son « Pleyel ».

Au début des années 1830, Paris – surnommé « *Pianopolis* » – était un phare de l'artisanat du clavier. On y recensait « plus de 100 facteurs de pianos », comme le relate Jean-Jacques Eigeldinger dans : *Chopin et Pleyel*. Le piano était un instrument en plein développement ; les innovations étaient brevetées et les maisons se faisaient concurrence, essayant de s'arracher les pianistes les plus remarquables de leur génération pour représenter leurs intérêts et doper le marché.



C'est dans ce contexte que Chopin se lie d'amitié avec Camille Pleyel. « ils étaient comme deux instruments absolument d'accord, accordés au ton, de diapason identique », témoigne Georges Mathias, élève des deux pianistes. Ces affinités électives, mêlées au goût profond du Polonais pour la sonorité des Pleyel, scellent une riche collaboration.

Si Chopin devient le porte-parole de Pleyel, Liszt, lui, est le champion d'Erard. L'instrument de salon face à l'instrument de concert. Chopin poétise – avec ardeur et discrétion – Liszt brille et ensorcelle les foules.

L'auteur d'un article paru en 1834 dans la revue *Le Pianiste* le dit bien : « Vous donnerez donc un piano d'Erard à Liszt [sic], à Herz, à Bertini, à Schunke ; mais vous donnerez un piano de Pleyel à Kalkbrenner, à Chopin, à Hiller. Il faut un piano de Pleyel pour chanter une romance de Field, caresser une mazourk [sic] de Chopin, soupirer une nocturne [sic] de Kessler ; il faut un piano d'Erard pour le grand concert. Le son brillant de ce facteur porte, non pas plus loin, mais d'une façon plus nette, plus incisive, plus distincte que le son moelleux d'un Pleyel, qui s'arrondit et perd un peu de son intensité dans les angles d'une grande salle. »

Du reste, Chopin disait lui-même : « Quant je suis mal disposé [...], je joue sur un piano d'Erard et j'y trouve facilement un son tout fait ; mais quand je me sens en verve et assez fort pour trouver mon propre son à moi, il me faut un piano de Pleyel. »

Au-delà de Chopin, c'est toute une lignée de pianistes français qui affectionnait les pianos Pleyel. De Saint-Saëns à Samson François, en passant par Louis Diémer, Marmontel, Cortot, Marcelle Meyer ou Yves Nat, cette tradition a perduré jusqu'aux années 1970. Mais elle s'est ensuite rompue, comme l'explique le pianiste Philippe Cassard, « La *couleur cristalline*, qui convenait parfaitement à la technique digitale enseignée au conservatoire, aux baroques français ainsi qu'aux compositeurs dits « *impressionnistes* », la mécanique légère, la projection limitée des Pleyel ont peu à peu cédé la place aux Steinway, plus fiables, robustes, puissants et aux registres plus homogènes. »

### **La maison allemande a pris le monopole et est devenue le *mètre étalon*.**

« Le rééquipement des salles de concerts françaises dans les années 1960 s'est fait au bénéfice quasi exclusif de Steinway (et un peu de Bösendorfer), parce que la demande internationale était celle-là et que les Pleyel étaient boudés ou même refusés par certains artistes, déroutés par leur son et leur mécanique particulière. En outre, les choix esthétiques discutables et, il faut bien le dire, anti-musicaux, du dernier propriétaire, Hubert Martigny, devaient fatalement mener à ce naufrage pathétique ! Les bons pianistes, n'achèteront jamais un instrument parce que son design est futuriste et qu'il aménagera agréablement leur salon ! »

***Une page se tourne, donc, au profit d'une standardisation toujours plus molle. Cette douloureuse agonie, chers (ères) collègues, est à l'image de celle de Chopin, qui croyait en novembre 1848, à Londres, que son heure allait venir. Il demandait alors qu'on lui envoie « n'importe quel piano Pleyel, accompagné d'un « bouquet de violettes ». Ces sons parfumés ne seront plus !...***

Mais, après tout cela, chers (ères) collègues mélomanes, il vaut la peine d'analyser la situation sur le plan mondial. C'est une histoire qui aligne depuis un certain temps des séismes. Parmi les victimes on croise de petits noms et d'autres qui tiennent de la légende. Arrêtons-nous sur les plus grands, Parlons d'abord de la maison américaine Steinway. Son sort ? Elle a fini en août 2013, entre les mains du fonds spéculatif Paulson & Co pour 512 millions de dollars.. Depuis sa santé économique et son essor sont étroitement liés aux destinées volatiles et incertaines de la haute finance.

Il y a un autre fabricant tout aussi mythique, la maison autrichienne Bösendorfer. Après des années d'errance, elle été achetée par le fabricant japonais Yamaha et a ainsi trouvé un salut qui paraît solide.

Et donc Pleyel, dont nous avons parlé, qui est le plus ancien fabricant de pianos de l'histoire et qui mourra, lui, de sa plus belle mort.

### **Pourquoi tout cela ?**

Le piano se porterait-il donc si mal ? Les professionnels s'accordent pour dire que le marché a connu, durant ces deux dernières décennies une contraction quasi constante. Une tendance confirmée à Zurich par le détaillant Hug Musik, qui entretient depuis très longtemps un rapport privilégié avec Steinway & Sons. Son porte-parole, Andy Sutter, évoque des ventes « qui se sont stabilisées ces dernières années mais qui ont néanmoins baissé de moitié par rapport aux chiffres des années 1980 et 90 ».

Même musique à Carouge, chez Pierre Fuhrer, facteur et vendeur renommé de pianos. « Je n'ai pas de chiffres précis, mais je peux affirmer qu'en Suisse on est passé en quelque vingt ans de 12 000 à 15 000 pianos importés chaque année à 3000 ou 4000. »

Le constat se répète à Genève, chez le vénérable Kneifel Pianos, magasin fondé en 1917. Son directeur, Philipp André, trente ans de maison, n'a pas de doute. La tendance est à la baisse, tant dans le haut de gamme (dès 15 000 CHF que dans les gammes intermédiaires (entre 8 000 et 15 000 CHF). « Je crois que le piano n'est plus une priorité au sein des familles, estime Philipp André. On préfère acheter ce qui paraît plus important. Le piano a sans doute cessé d'être un symbole, d'incarner un standing social et un niveau d'acculturation. »

PS. Ce sujet est destiné, une fois n'est pas coutume, plus particulièrement à celles, à ceux, qui jouent encore du piano et... aux mélomanes intéressé(e)s.

Avec toute mon amitié. CARDINI Renzo

*Les bons motifs quand ils sont bons, n'ont pas besoin qu'on les défende. Ils ont en eux-mêmes une vertu persuasive.*

Gide André 1869 – 19